

5 décembre
2010

Journée
de la Règle
d'Or

Être
chrétien
au Moyen-
Orient



Damas en Syrie, mosquée des Omeyyades, lecture du Coran. « Dès la première expansion de l'islam et la mise par écrit du Coran, les musulmans affirment la spécificité de leur religion. » (Photo Albert Huber)

●●● pas missionnaire: il est défensif et spéculatif. Conscients de ne pas pouvoir recourir à leurs Écritures (accusées d'être falsifiées), les théologiens chrétiens adoptent le langage de la raison et des catégories logiques de l'hellénisme ainsi que les modèles de pensée et d'expression de la théologie musulmane (*Kalâm*), surtout quand il s'agit de l'Être et des Attributs de Dieu.

De 1050 à 1258

Nouvelle période qui s'achève par le sac de Bagdad, prise par les hordes mongoles. Les croisades successives (1099-1281), avec leurs alternatives de guerre et de paix, mettent en contact chrétiens d'Occident et musulmans d'Orient. De nombreux penseurs d'islam réfléchissent plus profondément sur le christianisme et la Bible. C'est à la même époque qu'à Tolède se réalise la traduction latine d'un ensemble de textes islamiques fondamentaux sur l'initiative de Pierre de Cluny, le Vénérable (1094-1156). A cela, il faut ajouter la *Contrarietas Alpholica* de Marc de Tolède (vers 1210) qui, lui aussi, traduit le Coran en latin.

De 1258 à 1453

Lors de la prise de Byzance par Mehmet II le Conquérant, en 1453, les deux mondes, le chrétien

(surtout latin) et le musulman (surtout turc), sont occupés à préciser leurs identités, tout en multipliant les études théologiques et les controverses. Chez les auteurs chrétiens, la littérature reprend les grands thèmes de la controverse précédente, en y ajoutant un souffle nouveau, celui d'une évangélisation. Il est vrai que les écrits polémiques de nouveaux convertis à l'islam ne manquent pas, comme celui de l'ex-franciscain Anselmo Turmeda, devenu 'Abd Allâh al-Turjumân (1353-1424), appelé *Présent de l'homme lettré pour réfuter les disciples de la croix*. Le monde byzantin voit Grégoire Palamas (1296-1360), archevêque de Thessalonique, et l'empereur Manuel II Paléologue (1350-1425) s'adresser à leurs interlocuteurs musulmans, en s'appuyant comme eux sur la seule raison et la philosophie naturelle, considérées comme une préparation évangélique.

De 1453 à 1799

Au seuil de cette période, trois auteurs chrétiens - Georges de Trébizonde, Jean de Ségovie et Nicolas de Cues - rêvent d'une espèce de «conciliation universelle» à l'occasion de l'émergence du sultanat ottoman à Istanbul. Mais du XV^e siècle au XVIII^e siècle inclus, les conditions de la rencontre interculturelle ont changé. La découverte de l'Amérique (1492) et les

nouveaux rapports avec l'Asie méridionale et orientale, d'une part, et les entreprises de l'Empire ottoman dans les Balkans comme en Méditerranée, d'autre part, font que les mondes chrétien et musulman vivent désormais dans un climat d'indifférence hostile, voire de guerres déclarées. L'Europe connaît les réveils de la Renaissance et les déchirures de la Réforme, choses qui changent les données du problème, d'autant plus que l'Espagne réunifiée (Grenade redevient chrétienne en 1492) doit résoudre le problème de ses Moriscos (*ndlr*: *Maures devenus chrétiens*) et de leurs «faux documents», tel le Pseudo-Evangile de Barnabé. C'est alors que naît l'orientalisme scientifique avec les publications du suisse Theodor Buchmann (1504-1564), ou encore la nouvelle traduction latine du Coran signée par le prêtre Ludovico Marracci (1612-1700). Ces écrits inspireront tout l'orientalisme des siècles suivants. En pays musulmans, cette période de quatre siècles vit une stagnation de la pensée, évoquée par certains comme une «ankylose» de l'islam.

De 1799 à 1965

Alors que l'expansion européenne est presque mondiale et qu'un certain réveil se manifeste dans le monde musulman, on assiste à la concurrence de deux universalismes, le chrétien et le musulman, lesquels entrent en conflit à cause de leurs entreprises missionnaires antagonistes. Du côté musulman, il s'agit toujours de minimiser la valeur de la Bible et l'identité de Jésus et de prouver que Trinité, Incarnation et Rédemption sont des ajouts du paganisme grec. Si le monde chrétien est désormais mieux informé sur l'histoire, la théologie et la mystique des musulmans grâce à l'approche scientifique de l'islam par un orientalisme critique et sympathique à la fois, il connaît aussi des débats renouvelés quant aux méthodes missionnaires, ce qui l'amène progressivement à abandonner celles de la polémique. Initiés aux «aspects intérieurs de l'islam», les chrétiens redécouvrent les exigences de l'Evangile et s'interrogent sur les expériences du Bienheureux Charles de Foucauld, des Pères Blancs en Afrique du Nord ou encore du professeur Louis Massignon, islamologue catholique fasciné par le martyr du mystique musulman al-Hallâj en 922. Les indépendances, retrouvées ou créées, annon-

cent, semble-t-il, un passage décisif de la controverse et de la polémique au dialogue et à la collaboration, comme l'a recommandé le Concile Vatican II en 1965. Des temps nouveaux se profilent ainsi.

MAURICE BORRMANS

Ispahan en Iran, des musulmans visitent l'historique église chrétienne arménienne de Vank. « Parmi les reproches que les musulmans adressent aux chrétiens, citons celui d'avoir fait de Jésus plus qu'un homme. » (Photo Albert Huber)

Pourquoi des protestants au Moyen-Orient ?

PETITE HISTOIRE D'UNE IMPROBABLE PRÉSENCE, ATTENTIVEMENT VISITÉE PAR UN ANCIEN PROFESSEUR À LA NEST, FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE BEYROUTH AU LIBAN...



Culte protestant de Pâques à l'église perse Emmanuel à Téhéran en Iran (Synode évangélique d'Iran). (Photo Albert Huber)

Tout a commencé par Jérusalem. L'histoire du christianisme, bien sûr, ce dont les premiers missionnaires protestants dans le *Levant* étaient fort conscients. Mais au début du XIX^e siècle, des protestants américains et britanniques ont eu cette idée de revenir aux sources, d'être présents à Jérusalem. Qu'est-ce qui les motivait ? L'objectif de départ était d'évangéliser les juifs. A l'époque, les protestants de tradition puritaine anglo-saxonne voyaient dans la conversion des juifs l'événement qui hâterait le retour du Christ. Mais pourquoi les juifs de Palestine ? A l'époque, ils étaient très peu nombreux, 4 % de la population selon les estimations les plus prudentes (sur la difficulté des statistiques, voir encadré page 11 «Les chiffres»). C'est que le protestantisme anglo-saxon de l'époque était très marqué par la lecture de prophéties de l'Ancien

Testament qui étaient interprétées comme la prédiction d'un retour des juifs en Terre sainte peu avant le retour du Christ. La conversion espérée du peuple juif devait avoir lieu en Terre sainte : ces protestants ont été sionistes avant le sionisme ! Mais il y avait une autre motivation : revitaliser les Eglises orientales. Les catholiques avaient depuis longtemps leurs missionnaires en Orient ; au tour des protestants de se faire connaître aux chrétiens orientaux. Il ne s'agissait pas au départ de fonder des Eglises protestantes, mais de faire partager aux Eglises orientales une spiritualité influencée par les mouvements de réveil et leur insistance sur la conversion personnelle et la lecture de la Bible.

Le roi de Prusse s'investit sur le terrain religieux en Orient

En 1821, deux missionnaires américains, Parsons et Fisk, arrivent à Jérusalem, envoyés par l'American Board of Commissioners for Foreign Missions (ABCFM, mouvance réformée représentant les presbytériens et les congrégationalistes). Ne pouvant s'y établir, ils décident de se rendre à Beyrouth, où la mission installera une station dès 1823. Ce sera le début de la mission américaine en Syrie (la province ottomane de Syrie incluait le Liban, entre autres). Dès 1831, des missionnaires seront envoyés également à Istanbul, capitale de l'Empire ottoman, d'où ils rayonneront dans toute l'Anatolie, travaillant parmi les Arméniens. Entre-temps, la mission anglaise LJS (London Jews Society), qui avait à cœur l'évangélisation des juifs, a fait plusieurs tentatives de s'implanter à Jérusalem. A partir de 1826, John Nicolayson sera leur principal envoyé à Jérusalem. En 1834, des missionnaires américains de l'ABCFM reviendront également à Jérusalem où ils resteront jusqu'en 1843. La raison de leur départ a été la formation d'un évêché anglican à Jérusalem ; ne voulant pas exporter en Orient les rivalités entre dénominations protestantes, les mis-

Pourquoi tant de confessions chrétiennes différentes au Moyen-Orient ?

Maronites, grecs-orthodoxes, grecs-catholiques, syriens-orthodoxes, syriens-catholiques... On y perdrait son latin. Comment y voir clair dans tout ça ? Un peu d'histoire.

Le Proche-Orient est le berceau du christianisme. Jésus est mort et ressuscité à Jérusalem, et de Jérusalem la foi en lui a été proclamée de plus en plus loin. Le récit des Actes des Apôtres relate l'histoire de l'expansion de l'Eglise essentiellement dans les milieux hellénistiques (parlant grec), et d'Est en Ouest jusqu'à Rome. Mais il y a aussi une histoire de la proclamation de l'Evangile dans les milieux sémitiques (langue araméenne) avec expansion vers l'Est en Mésopotamie, en Iran, en Inde. Dans les quatre premiers siècles de l'histoire de l'Eglise, plutôt que des schismes (disons que les groupes schismatiques de cette époque n'ont pas survécu), il y a différentes manières de vivre la foi, des traditions différentes dues à des enracinements culturels spécifiques. Il y a ainsi les chrétiens de langue grecque (un peu partout, en milieu urbain) et les chrétiens de langue et de culture sémitique, qui se répartissent en Araméens de l'Ouest ou syriens d'une part, Araméens de l'Est ou assyriens de l'autre. S'y ajouteront les coptes (Egyptiens) et, dès l'an 300, les Arméniens (sans parler des Géorgiens, des Ethiopiens,...). Après 400, les controverses christologiques occasionneront des schismes dont les traces perdurent jusqu'à aujourd'hui. Les orthodoxes (à l'exclusion des Ariens,

considérés comme hérétiques) sont d'accord pour confesser que Jésus Christ est à la fois vrai Dieu et vrai homme ; c'est sur l'articulation entre le divin et l'humain dans le Christ qu'ils s'entre-déchirent. En 431, le concile d'Ephèse exclut de la communion les Nestoriens qui insistent sur la distinction entre la nature divine et la nature humaine du Christ ; l'Eglise assyrienne sera ainsi marginalisée. En 451, le concile de Chalcédoine cherchera une formulation équilibrée (et complexe) que rejetteront, pour différentes raisons, ceux qu'on appelle « monophysites » : les coptes-orthodoxes d'Egypte parce qu'ils sont en désaccord sur le fond ; pour des raisons culturelles, les syriens-orthodoxes (Araméens de l'Ouest) ; quant aux arméniens apostoliques (ou orthodoxes), ils n'avaient pas été consultés... Les chalcédoniens se diviseront à leur tour, après des siècles d'incompréhension grandissante entre Orient et Occident : c'est le grand schisme de 1054. Les Occidentaux seront appelés catholiques romains (ou catholiques latins) et les Orientaux grecs-orthodoxes. Pour complexifier les choses, Rome cherchera dès les Croisades à reprendre la main en



Culte d'installation du pasteur Michel Aghamalian à l'église protestante arménienne Saint-Jean à Téhéran en Iran. De gauche à droite : les quatre évêques arménien apostolique, arménien catholique, chaldéen catholique et catholique romain. (Photo Albert Huber)

Orient, ce qui aboutira à la formation d'Eglises uniates, c'est-à-dire des Eglises orientales qui conservent leur liturgie et leur droit canon (notamment en matière de mariage des prêtres) tout en prêtant allégeance au pape. Les premiers en date seront les maronites (tradition araméenne de l'Ouest qui a adhéré à Chalcédoine). Suivront les grecs-catholiques ou melkites (même tradition que les grecs-orthodoxes) ; les syriens-catholiques, les arméniens-catholiques et les coptes-catholiques (qui renonceront à la doctrine monophysite) ; les chaldéens (de tradition assyrienne, qui renoncent à la doctrine nestorienne). Puis sont venus les protestants. Mais cela, c'est un autre article.

M. S.

missionnaires américains ont alors rejoint l'équipe de Beyrouth. Les événements politiques des années 1830 et 1840 dans l'Empire ottoman ont poussé le roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV à s'investir sur le terrain religieux en Orient, pour y affirmer la présence protestante. C'est ainsi que le roi de Prusse propose au gouvernement britannique et à l'archevêque de Canterbury la mise sur pied d'un évêché anglo-prussien. L'évêque, de confession anglicane, sera nommé alternativement par l'Angleterre et la Prusse, avec droit de veto de l'archevêque de Canterbury. Le projet voit le jour en 1841 avec la nomination de Michael

Solomon Alexander comme évêque de Jérusalem. Juif converti, proche de la LJS, Alexander œuvrera principalement parmi les juifs. Après la mort prématurée de l'évêque Alexander fin 1845, le roi de Prusse nomme Samuel Gobat, suisse d'origine et missionnaire anglican. Pendant ses 32 ans d'épiscopat (1846-1879), Gobat déplacera les priorités et œuvrera surtout parmi les chrétiens orientaux, à la manière des missionnaires américains en Syrie. Contrairement à la LJS, Gobat ne partage pas les espérances millénaristes liées au retour et à la conversion des juifs. Loyal à l'Eglise anglicane, il favorisera aussi la venue de missionnaires suisses et allemands. C'est ainsi ●●●



Chorale de la paroisse protestante de Zahle au Liban (Synode évangélique arabe de Syrie et du Liban). (Photo Albert Huber)

●●● que naissent des communautés anglicanes et luthériennes. Un évêque sera encore nommé par l'Angleterre pour lui succéder, puis ce sera la fin du projet anglo-prussien: depuis le début du XX^e siècle, anglicans et luthériens ont des évêques distincts à Jérusalem.

Les protestants ont été pionniers dans l'éducation des filles

Au Liban et en Syrie autant qu'en Palestine, les missionnaires travaillent surtout à la diffusion de la Bible (imprimerie; traduction arabe de la Bible achevée en 1864), à la formation d'écoles en arabe (les protestants ont été pionniers dans l'éducation des filles), ainsi que dans le domaine médical. Les premiers missionnaires n'avaient pas l'intention d'implanter des Eglises protestantes, mais ils y seront poussés par les circonstances: chrétiens orientaux qui ont découvert la Bible et qui sont rejetés par leur Eglise d'origine; pression des donateurs pour les missionnaires américains. En 1846, la première Eglise arménienne évangélique est fondée à Istanbul. En 1848, la première Eglise protestante arabe est fondée à Beyrouth. En Palestine, les premières communautés protestantes arabes, d'obédience anglicane, se forment en 1850-51, à Naplouse et à Nazareth. La première Eglise luthérienne arabe voit le jour à Bethléem en 1854. L'implantation d'Eglises protestantes est favorisée par le firman (décret) ottoman de 1850 qui reconnaît les protestants et en fait un millet (communauté qui a son propre droit, en matière matrimoniale notamment).

Pour prendre soin de ces nouvelles Eglises protestantes, il faut des pasteurs. C'est ainsi que les missionnaires américains de l'ABC FM fondent des séminaires, dès 1844 en Anatolie et dès 1846 au Liban. Ces institutions, suite à une ultime fusion en 1932, se sont regroupées dans la Near East School of Theology à Beyrouth.

Dès la fin du XIX^e siècle, d'autres missions ont implanté des communautés évangéliques dans le Levant: baptistes (première Eglise baptiste à Beyrouth en 1895, plut tôt en Palestine); Church of God (dès 1912 au Liban)...

Les missionnaires ont remis progressivement la direction des Eglises à des responsables locaux; ce n'est que beaucoup plus tard que les institutions ont été indigénisées.

Parmi les Eglises membres de l'actuelle communauté de l'ACO Fellowship figurent depuis 1995 l'Union évangélique arménienne et le Synode évangélique national de Syrie et du Liban (tous deux fruits de la mission ABCFM). L'ACO a des relations fraternelles avec le diocèse de Jérusalem de l'Eglise épiscopaliennne (anglicane), ainsi qu'avec l'Eglise évangélique luthérienne de Jordanie et de Terre sainte, mais sans partenariat officiel (lire page 2).

MARC SCHOENI

Culte de fête protestant à l'église Béthel à Alep en Syrie (Union des Eglises évangéliques arméniennes au Proche-Orient). (Photo Albert Huber)



2010 : estimation chiffrée des chrétiens du Moyen-Orient

Pays	Population	Chrétiens	Pourcentage
Liban	3 800 000	environ 1 500 000	37 %
Syrie	19 640 000	environ 850 000	4,5 %
Iran	72 580 000	environ 135 000	0,3 %
Egypte	79 100 000	8 à 10 000 000	10 %
Arménie	3 000 000	environ 3 000 000	100 %
Israël	7 300 000	environ 150 000	2 %
Palestine	3 600 000	environ 54 000	1,5 %
Jordanie	5 850 000	environ 350 000	6 %
Turquie	68 900 000	environ 80 000	0,1 %
Irak	32 150 000	environ 135 000	0,3 %

Source : dossier **La Vie** à l'occasion du Synode des évêques du Moyen-Orient, octobre 2010

[Avertissement : lire l'encadré ci-contre : Les chiffres : pourquoi sont-ils tellement changeants ?]

Les chiffres : pourquoi sont-ils tellement changeants ?

Quand on compare les chiffres fournis par différents acteurs concernant la démographie du Moyen-Orient - notamment la démographie religieuse -, on a l'impression qu'ils sont à géométrie variable. Les chrétiens au Liban sont-ils 25 % de la population (estimation extrêmement pessimiste), dépassent-ils les 40 % (optimisme extrême), ou leur nombre se situe-t-il entre les deux ? Plus proche de 30 %, ou de 40 % ? Les chrétiens en Syrie constituent-ils 7 % de la population ? 9 % ? 15 % ? Ce sont toutes des estimations que j'ai entendues. On retrouvera des variations semblables pour l'Egypte.

Si on remonte au XIX^e siècle (époque ottomane), on retrouvera le même type de variations: suivant les sources, l'estimation du nombre des juifs en Palestine au début du XIX^e siècle varie du simple au sextuple!

A quoi cela tient-il ? Tout simplement au fait qu'il n'y a pas de statistiques officielles publiées. Les premiers à recenser les populations de manière plus ou moins rigoureuse ont été les puissances mandataires (France et Royaume-Uni) entre 1920 et les années 40. Le dernier recensement officiel de la population du Liban date de 1932. Depuis les indépendances, la démographie religieuse est un sujet trop sensible pour qu'un gouvernement s'y aventure officiellement. Soit on renonce à recenser la population (Liban), soit les statistiques restent confidentielles, non publiées.

Articuler des chiffres tient donc essentiellement de l'exercice rhétorique. Tel, pour ne pas décourager ses ouailles, articulera un chiffre optimiste; tel autre, pour bien montrer la situation catastrophique des chrétiens de son pays, exagérera dans le pessimisme. Les estimations comparées dans le temps (telle année, le nombre des chrétiens était de tant, aujourd'hui il est de tant) doivent être reçues avec une prudence particulière, même s'il est clair que malheureusement, la proportion des chrétiens dans ces pays va en diminuant.

Certains interlocuteurs cherchent à articuler des chiffres objectifs. Leur méthode, véritable travail de fourmi, consiste à rechercher des chiffres dont on peut extrapoler avec une certaine précision (par exemple, les registres des naissances comparés avec les statistiques des différentes institutions scolaires). On en reste, bien sûr, aux estimations.

M. S.

Au centre diaconal de l'Eglise du Christ :
le cabinet dentaire. (Photo Albert Huber)



Alep, témoignage Une présence dans la durée

LES CHRÉTIENS ARABES SE SENTENT-ILS MINORISÉS ET ISOLÉS ?
LE PASTEUR SYRIEN BCHARA MOUSSA OGLI, RESPONSABLE DE
L'ÉGLISE DU CHRIST À ALEP, UNE ŒUVRE PROTESTANTE DIACONALE
ET DE MISSION INTÉRIEURE, APPORTE SA RÉPONSE ET ÉVOQUE SON
TRAVAIL.

La fidélité oubliée: c'est ainsi que les chrétiens du Moyen-Orient ont été présentés dans un article de la revue *Geographic Magazine*. Malgré cette affirmation, l'histoire des relations de quelques-unes de nos Eglises au Moyen-Orient avec un petit nombre de missionnaires à l'origine de l'Action chrétienne en Orient (ACO) en 1922 donne une image bien différente. De nombreux liens entre l'ACO et le nord de la Syrie font que nous sommes loin de ces lieux qui dépérissent minorisés ou abandonnés. Grâce au ministère remarquable de nombre de missionnaires et aux relations continues avec les Eglises de France, de Suisse et des Pays-Bas qui nous soutiennent, nous savons depuis longtemps que nous ne sommes pas abandonnés, qu'il y a des gens quelque part dans le monde qui sont nos partenaires. Grâce à leur travail missionnaire, nous avons découvert notre force de minorité pour surmonter notre peur d'être minorisé. Ces quelques missionnaires - dont plusieurs sont venus de petites Eglises luttant pour leur survie après les destructions de la 1^{re} Guerre mondiale et vivant les tensions et les craintes de la 2^e Guerre mondiale proche - ont renouvelé la Bonne Nouvelle d'un Dieu aimant et nous ont transmis l'aide et la prière des Eglises-sœurs d'Europe. Par leurs actes, ils ont amené une approche renouvelée d'un mot précieux, souvent controversé et suspect: l'évangélisation.

Un frère dans le besoin

En fait, les missionnaires de l'ACO, par leurs mots et par leurs gestes nous ont apporté un message de confiance dont nous avons eu besoin plus que tout. Après les massacres de 1915, des centaines de milliers de chrétiens ont fui le sud de la future Turquie pour sauver leur vie et se sont établis au nord de la Syrie dans des endroits comme Derik, Qamishlié, Hasaké et Alep. Ces villes sont devenues les centres de l'ACO. Alep, ville de réfugiés, a été choisie par l'ACO pour y installer un centre d'accueil et répondre aux besoins spirituels, médicaux et sociaux. Grâce à la coopération de quelques missionnaires européens, engagés et bien formés, avec de nombreux pasteurs locaux en majorité arméniens, ce centre missionnaire est devenu l'Eglise du Christ d'Alep. Actuellement, c'est grâce à la bonne collaboration entre l'ACO et les responsables locaux que l'Eglise du Christ est presque le seul centre qui garde un aspect missionnaire. Ainsi, dans les années 60, quand tous les missionnaires étrangers sont obligés de quitter le pays, l'Eglise du Christ est entièrement remise à l'Union des Eglises protestantes arméniennes au Proche-Orient qui l'a reconnue dans sa nouvelle constitution de 1968 comme « un centre évangélique chargé de continuer le travail de l'ACO dans les domaines spirituels, d'entraide et d'éducation. » Bien sûr, il y eut d'autres centres missionnaires syriens qui ont continué plus ou moins à travailler dans un esprit missionnaire traditionnel, celui de leurs donateurs. Quand on les a remis aux communautés locales, celles-ci n'ont pas su quoi en faire ou n'ont pas eu assez de ressources pour poursuivre ce travail. Ainsi, certains ont fermé, d'autres ont vieilli ou ont été vendus pour accueillir d'autres activités.

Dans l'Eglise du Christ d'Alep, l'enthousiasme et l'esprit de la mission se sont transmis en esprit et en vérité à la communauté locale. Evidemment, cela a réussi grâce aux Eglises protestantes arméniennes sur place qui, dès le début, ont sérieusement relevé le défi d'un partenariat. Il faut reconnaître que l'ACO a été très stimulante et a reconnu tout le potentiel de ce partenaire local. Elle a aussi clairement voulu donner à ces Eglises syriennes le temps et la manière de mettre en œuvre leur témoignage. C'est aussi le même esprit qui a présidé à la transformation en 1995 des anciens services de mission (ACO France, ACO Suisse, GZB Pays Bas) en une ACO Fellowship: une communauté incluant à part entière les partenaires venant d'Iran, du Liban et de Syrie. Cette communauté prend sans doute ses sources - tout comme éventuellement notre Eglise du Christ d'Alep - dans une culture d'Eglise en Europe portée par l'ACO, et une culture d'Eglise au Proche-Orient.

L'Eglise du Christ à Alep

Les activités de l'Eglise du Christ à Alep se concentrent sur des célébrations régulières, des études bibliques pour les femmes arméniennes, pour les enfants et pour les personnes arabophones. Au cours de ces trois dernières années, l'assistance médicale au dispensaire de Bethesda se poursuit grâce à la collaboration des deux dentistes six jours par semaine, un gynécologue deux fois par semaine. En 2008, 282 personnes ont bénéficié de soins ou d'aides diverses. En poste: un seul pasteur, ce qui est modeste par rapport à d'autres institutions de taille comparable. Il en a été ainsi dès le début: car s'il règne un bon esprit, les petites choses peuvent se réaliser. Sinon ces services peuvent être offerts ailleurs. C'est une bénédiction de voir notre travail concerner des services très divers dans notre communauté. Des musulmans frappent à notre porte et peuvent ainsi bénéficier de l'offre médicale. Un jour, j'ai rencontré dans la cour de l'église une dame assez âgée accompagnée par son mari comme le veut la coutume. Je l'ai reconnue et saluée. « Il y a longtemps que je ne vous ai pas vue ? - Oui, c'est vrai, mais aujourd'hui je ne me sens pas bien et j'ai besoin de voir le médecin ! - Soyez la bienvenue. Tous mes vœux pour votre santé. J'espère que vous n'êtes pas revenue parce que vous avez été mal soignée ? Réponse du mari: Non, nous avons toujours été bien

soignés. Nous habitons un quartier éloigné et plusieurs centres de santé se sont installés près de chez nous. Mais nous venons spécialement ici parce que nous savons que nous sommes dans de bonnes mains ! » A la lecture des dossiers de patients pour établir des statistiques, je remarque qu'un bon nombre de personnes viennent au centre depuis longtemps, certains depuis 10 ou 15 ans. Nous avons suivi des célibataires qui maintenant sont mariés. Je crois que le centre de Bethesda reste un lieu de ressources pour les soins médicaux et dentaires pour beaucoup de personnes, même si elles sont devenues aujourd'hui plus indépendantes. D'autre part je note aussi l'arrivée de nouveaux patients, ce qui me fait penser que notre mission a toujours sa raison d'être.

BCHARA MOUSSA OGLI

(1) L'ACO Fellowship regroupe l'ACO France, l'ACO Suisse -commission du DM-Echange et Mission- le GZB Pays Bas -ligue missionnaire réformée- le Synode national protestant de Syrie et du Liban, l'Union des Eglises protestantes arméniennes au Proche-Orient, le Synode des Eglises protestantes en Iran.

La ville d'Alep,
2 300 000 habitants,
vue depuis le centre diaconal
de l'Eglise du Christ.
(Photo Albert Huber)





Photo Albert Huber

Colette Khouri à Damas Les lettres, la politique et le protestantisme

L'ITINÉRAIRE
D'UNE CHRÉTIENNE
PROTESTANTE,
DE CARACTÈRE,
EMPREINTE
D'HUMANITÉ.

Syrienne jusque dans l'âme, Colette Khouri se révèle courtoise et fraternelle avec le visiteur à l'heure du thé rituel. Parfaitement francophone, cette protestante presbytérienne compte parmi les membres du synode arabe (1). Elle est la petite fille de Farès Khouri, ancien premier ministre de Syrie en 1946, le premier chrétien chef de gouvernement d'un pays musulman et l'un des fondateurs de l'ONU en 1945. Elle fait référence dans le monde arabe comme romancière et poète, intellectuelle, femme d'action, femme politique. Conseillère culturelle du président Bachar pour les affaires littéraires, elle a effectué deux mandats de quatre ans au Parlement, «hors du parti Baas majoritaire (2), dans l'opposition et élue avec des voix de musulmans», tient-elle à souligner.

Aimée parce que chrétienne

Colette Khoury revendique sans détour son appartenance chrétienne. «Si on m'aime dans ce pays, c'est parce que je suis chrétienne. Notre gouvernement respecte les chrétiens, il nous écoute. La Syrie n'est pas un pays musulman comme les autres, mais un pays mosaïque. Damas est une oasis avec beaucoup d'eau et de verdure. Hier, des caravanes de partout y ont passé et sont restées. Aussi, aujourd'hui, toutes les religions y restent représentées, toutes les opinions du monde, tous les modes de vie...!» Et d'observer qu'en Syrie, foyer du christianisme, il existe presque plus d'églises que de mosquées, toutes confessions confondues. Signe d'une largesse d'esprit et d'une longue tradition de vingt siècles.

Cette femme, chrétienne, affirme que la religion est à la base de son éducation. Elle a baigné dans une atmosphère de morale, de progrès, de dépassement intellectuel. Pas une éducation à l'argent, mais une éducation à cette liberté qui mène à l'indépendance d'esprit, à la responsabilité individuelle. «La génération de mon grand-père chrétien a toujours mis en avant la mère de toutes les qualités: la morale si rare de nos

jours. Il suffit de regarder la télévision aujourd'hui pour devenir triste. Retrouver la moralité des gens qui sont partis et l'allier à la mentalité intellectuelle et à la modernité du monde actuel - celle de l'internet entre autres - : voici pour moi le chemin à baliser...»

Changer les choses

La femme politique n'hésite pas à déclarer que ses mandats d'élue vont de pair avec son engagement chrétien. «Cela va de soi. Quand je fais le bien, c'est au nom du Christ. En effet, avant même d'annoncer ce Christ, je dois faire le bien!» Et au détour de l'entretien surgit l'inévitable sujet politique régional, le conflit Israël-Palestine. «Il est faux de dire qu'il s'agit d'une guerre entre juifs et musulmans. Elle oppose en fait le sionisme - pas les juifs en tant que tel - et les arabes, c'est-à-dire les chrétiens et les musulmans côte à côte. Nous chrétiens vivons très bien de ce côté de la Méditerranée. Ce ne sont pas les musulmans qui nous persécutent, mais le sionisme...!»

Au fond, quelle espérance porte en elle Colette Khoury qui écrit «pour appeler à changer les choses»? D'un mot, comme un cri, surgit un vibrant appel à plus d'amour dans ce monde agité par cette haine «qui donne la nausée». A plus de justice, car tout ce qui se passe dans le monde est tellement injuste à ses yeux. «Aimez-vous les uns les autres!» lance-t-elle. «Vous ne trouvez pas?»

ALBERT HUBER

entretien à Damas, avril 2009

(1) Le synode protestant arabe en Syrie et au Liban (NESSL): fondé en 1920 suite au travail de missions américaines et anglaises démarré en 1848, évalué aujourd'hui à 20 000 membres (4 500 membres pratiquants), 38 paroisses, 22 pasteurs, 8 écoles secondaires, plusieurs écoles élémentaires, 12 500 élèves multiconfessionnels, une maison de retraite, un hôpital, un siège à Beyrouth au Liban.

(2) Parti Baas: parti arabe socialiste créé en 1947 à Damas avec pour but l'unification des différents États arabes en une seule et grande nation.

Portraits croisés De la vie, de la foi et du quotidien

ÊTRE CHRÉTIEN AUJOURD'HUI AU LIBAN, C'EST DIFFÉRENT POUR CHACUN. DEUX ENSEIGNANTS DE BEYROUTH EXPOSENT LEURS VUES.

Manoug Ibitian a 33 ans et vit à Beyrouth. Membre de l'Armenian Evangelical Emmanuel Church, ce jeune célibataire enseigne les sciences et la biologie à l'Armenian Evangelical P. & E. Torosian Intermediate School où il est également conseiller. Il aime le sport, la lecture, la cuisine et la marche.

Shake Geotcherian a 44 ans. Enseignante, elle dirige le Centre d'éducation religieuse de la Near East School of Theology (N.E.S.T.), la faculté de théologie protestante à Beyrouth. En formation, elle devrait recevoir son second master en théologie cette année. Célibataire, elle sait qu'elle n'épousera qu'un homme pratiquant, comme elle.

Comment vis-tu ta foi?

Manoug Ibitian: Pour moi, c'est vraiment une vie intérieure dont une petite partie transparait à l'extérieur par le biais de certaines pratiques religieuses. J'essaie de suivre l'exemple de Jésus et de Mère Teresa qui ont vécu leur foi en se mettant au service des nécessiteux. C'est essentiel pour moi en tant que croyant. Bien sûr, aller à l'église, prier seul ou ensemble et lire la Bible jouent un rôle nécessaire à ma foi.

Shake Geotcherian: Pour moi, la foi et les œuvres vont par deux et l'une ne peut survivre sans l'autre. Pratiquer ma foi? C'est 24 heures sur 24 et pas uniquement aller au culte ou méditer ou témoigner. C'est une relation constante, avec Dieu et avec les autres.

Est-ce un sujet dont tu parles facilement?

Manoug Ibitian: Avoir la foi, c'est quelque chose de plus personnel que collectif. Partager ce que je crois avec d'autres personnes d'autres religions est fantastique pour autant qu'il y ait un respect mutuel. Cela m'est arrivé avec des musulmans et c'était un bel échange que de partager tour à tour la réalité de ce que l'on croit.



Photo DM Lausanne

Shake Geotcherian: Oui, j'évoque ma foi tout autant que j'aspire à la vivre. Mais je remarque que les actions parlent plus fort que les mots!

Ressens-tu des fossés avec les croyants d'autres confessions?

Manoug Ibitian: Oui et non. Cela dépend de quelle perspective on choisit de voir les problèmes. Personnellement, je trouve plus de points communs que de divergences entre les différentes religions présentes au Liban. Toutes se basent sur un message d'amour et de compassion pour les autres. Pourquoi ne pas nous concentrer justement sur ce qui nous rassemble? Le monde où l'on vit n'en sera que meilleur pour nous et ceux qui en hériteront!

Shake Geotcherian: Il y aura toujours des différences, des écarts entre les diverses dénominations. Mais nous devons nous souvenir que Christ forme la tête de l'Eglise universelle. Je ne pense pas qu'il y aura un jour une unité physique de toutes les Eglises, si je crois que chacune d'entre elles proclame le salut par Jésus Christ et s'appuie sur Lui, ça me va bien, question unité. Par rapport aux musulmans, nos différences sont telles qu'il y a forcément un fossé important dans nos foies respectives.

PROPOS RECUEILLIS PAR SYLVIANE PITTET



Photo DM Lausanne

Mgr. Ramzi Garmou, évêque chaldéen catholique d'Iran

« Passe en Asie, viens à notre secours... »



Mgr Ramzi Garmou. « Notre fragilité nous accule à l'œcuménisme et à la collaboration. »

(Photo Albert Huber)

IRAKIEN DE
NAISSANCE,
L'ÉVÊQUE CHALDÉEN
CATHOLIQUE
DE TÉHÉRAN,
MGR. RAMZI
GARMOU, SE LIVRE
À CŒUR OUVERT
SUR L'IRAN ET SES
CHRÉTIENS, LEUR
GRANDEUR ET
LEUR FAIBLESSE.
EN UN FRANÇAIS
IMPECCABLE,
ENTRETIEN.

Les chrétiens d'Iran sont-ils des chrétiens à part dans le Moyen-Orient ?

Oui, il faut souligner au moins trois signes distinctifs originaux. Une culture persane bien particulière pour ces chrétiens, tout à fait spécifique et différente de ce que l'on connaît dans le reste du monde arabe. Une appartenance au monde chiite et à un régime islamique. Enfin une minorité beaucoup plus réduite que dans l'ensemble des Eglises chrétiennes du Proche et du Moyen-Orient.

Quel est le contexte géopolitique actuel de l'Iran ?

Nos Eglises cheminent dans un vaste pays dont les dimensions étonneront certains: 1648000 km², trois fois la France. Une population en rapide augmentation, qui compte près de 70 millions d'habitants, témoins d'un passé long et tumultueux.

Vaste et divers comme un empire, le pays s'est urbanisé rapidement. Cette grande capitale qu'est Téhéran compte quelque 17 millions d'habitants. Depuis 1979, à la suite de la Révolution dont on connaît les soubresauts, nous sommes devenus une république islamique qui fait peur à beaucoup, mais dont l'image de marque en Occident me semble faussée. Nous sommes un pays de grande culture et les persans ne sauraient être aussi fanatiques que le prétendent certains « médias » ou informations qui diabolisent notre régime pour mieux se faire écouter. Une nombreuse jeunesse n'a pas connu la Révolution et désire un cadre de vie plus souple, plus libre, mais aussi moins difficile du point de vue économique.

Quant à notre économie, vous en savez la force et la faiblesse, dues aux variations des cours du pétrole, notre principale ressource. Mais permettez-moi de rappeler que les exploitations pétrolières sont en train de s'étendre sur une vaste zone autour de la mer Caspienne, ce qui intéresse, outre les appétits occidentaux, tous les pays de cette région d'Asie

Centrale, du Caucase à la Chine. L'explication sans doute de bien des conflits actuels sur les lieux où pourraient passer les oléoducs, de l'Afghanistan à la Tchétchénie, pour ne rien dire du Kurdistan ou de l'Irak... Une zone de fractures dans notre humanité asiatique, avec de plus un voisin Israël qui prend l'Iran pour son plus dangereux ennemi.

Zone d'avenir donc pour l'économie mondiale, mais aussi région de transition culturelle d'Ouest en Est, « Empire du Milieu » entre la Mésopotamie arabe et l'Indus, ainsi que, du Nord au Sud, entre le monde slave ou turco-mongol et l'Arabie. Nous sommes bien évidemment une charnière entre le Proche-Orient et l'Asie profonde, un chemin obligé des invasions, autrefois de la route de la soie, aujourd'hui des oléoducs, des chemins de fer, des marchandises et idées, ainsi que des drogues, malheureusement.

Malgré les continuelles invasions qui ont douloureusement marqué son histoire, l'Iran a su conserver une authentique et très riche civilisation. Nous en connaissons le glorieux passé zoroastrien (1), l'ancienne tradition contemplative des Eglises d'Orient, la richesse actuelle du chiisme iranien marqué par la poésie mystique. Une culture bien différente de celle que connaît le monde sunnite arabe.

Les chrétiens sont une minorité parmi les minorités en Iran ?

Selon les chiffres connus, à titre indicatif, l'ensemble des chrétiens ne représente aujourd'hui que 70 000 personnes pour environ 70 millions d'habitants, soit un pourcentage de 1 pour mille, chiffre qui a très certainement diminué aujourd'hui. Incontestablement, nous ne sommes plus qu'un « petit troupeau ». Communauté très fragile, spirituellement comme humainement, nous souffrons de multiples blessures. Et tout d'abord de celle de nos divisions: il s'agit d'une minorité fragmentée en plusieurs eth-

nies et divisée en sept Eglises arméniennes, assyro-chaldéennes, catholiques et réformées. Notre diagnostic ne doit pas oublier quelques autres signes de faiblesse. Depuis des siècles, il n'y a plus aucun monastère en Iran. 85% du clergé catholique d'Iran a été expulsé ou a quitté le pays depuis la Révolution. Jusqu'à présent, ceux qui ont pu venir les remplacer se comptent sur les doigts d'une main. Or, aujourd'hui en Iran nous sommes huit ministres chaldéens, dont seulement deux Iraniens d'origine, trois Irakiens, deux Français et un Indien de l'Eglise Syro-Malankare. Quant aux Arméniens catholiques, ils comptent seulement deux ministres, tous Libanais. (NDLR: Le partenaire de l'ACO, le Synode des Eglises évangéliques arméniennes, assyriennes et perses compte cinq pasteurs.)

Malgré l'effort mené depuis quelques années, les ouvrages de théologie en Persan restent insuffisants pour une formation théologique sérieuse dans cette langue. La traduction de la Bible en Persan date de cent ans: elle est aujourd'hui tout à fait défectueuse, incomplète et sans notes explicatives. Et sa diffusion en Iran demeure interdite depuis près de vingt ans.

C'est l'exil galopant des chrétiens qui reste votre problème majeur ?

L'évolution du pourcentage des chrétiens par rapport à l'ensemble de la population iranienne est symptomatique. Depuis la veille de la Révolution et de la guerre Irak-Iran, nous sommes passés de 5 à 1 pour mille en 30 ans, soit d'un total de 169 000 chrétiens à quelque 70 000. Cet affaiblissement provient, à mon sens, de la forte émigration des jeunes. Il y a donc un vieillissement de la communauté et une mortalité nettement plus élevée. Autre raison: un taux de naissance peu important chez les chrétiens, beaucoup plus urbanisés que l'ensemble de la population (99% contre 61% pour l'ensemble).

Si nos arrières craquent, qu'allons-nous devenir? Chez nous, l'émigration rapide affecte une toute petite communauté très fragile et me semble particulièrement dangereuse car l'épidémie frappe d'abord les jeunes élites. Dans ces conditions, il nous est difficile de promouvoir un dialogue inter-religieux, sinon celui mené tout naturellement par ces familles qui partagent la vie quotidienne des iraniens musulmans et témoignent de valeurs humaines complémentaires. Mais nous ne sommes guère d'accord avec ceux qui, spécialistes, viennent d'autres Eglises étrangères inciter au dialogue en Iran, oubliant que pour être chrétien, un tel dialogue ne peut ignorer l'Eglise locale, si faible fut-elle! Que ces spécialistes soient disponibles en vue d'aider notre Eglise locale dans sa mission, grand merci! Mais pas plus!

Pour un renouveau, quels signes de vie subsistent ?

Parmi nos jeunes chrétiens, un bon nombre sont avides de Jésus-Christ et étudient l'Evangile ensemble. S'ils sont fatigués de certaines de nos habitudes héritées du passé, c'est un signe de vitalité: à nous de ne pas les décevoir par nos lenteurs!

Je sais des réunions d'Evangile qui rassemblent plusieurs prêtres et pasteurs de diverses Eglises, entre lesquels s'est instaurée une profonde amitié, de la confiance et une sérieuse collaboration. Et ce petit fait n'est qu'un signe: dans leur pauvreté, chacune de nos Eglises ne peut isolément répondre à tous ses besoins. Notre fragilité nous accule à l'œcuménisme et à la collaboration. Dans le même sens, il est peut-être possible que les ethnies chrétiennes, arméniennes comme assyro-chaldéenne, voyant leur effectif diminuer si rapidement, laissent s'abaisser certaines barrières, se rapprochent et permettent par là-même l'émanation d'une Eglise unie pour l'Iran.

Votre souhait final ?

Il sera bref et souriant: qu'à l'image de l'apôtre Paul, l'un ou l'autre chrétien hors de nos frontières ait un songe et entende le murmure de cet appel: « Passe en Asie, viens à notre secours! » Actes 16,9. Nous continuons donc à espérer. Mais qu'ils ne tardent pas trop!...

ALBERT HUBER
entretien à Téhéran, avril 2009

(1) Le zoroastrisme prône la transcendance du divin et une action fondée sur la certitude du triomphe de la justice.

Les pasteurs du Synode des Eglises évangéliques arméniennes, assyriennes et perses, lors de l'ordination d'un nouveau collègue en avril 2009.
(Photo Albert Huber)



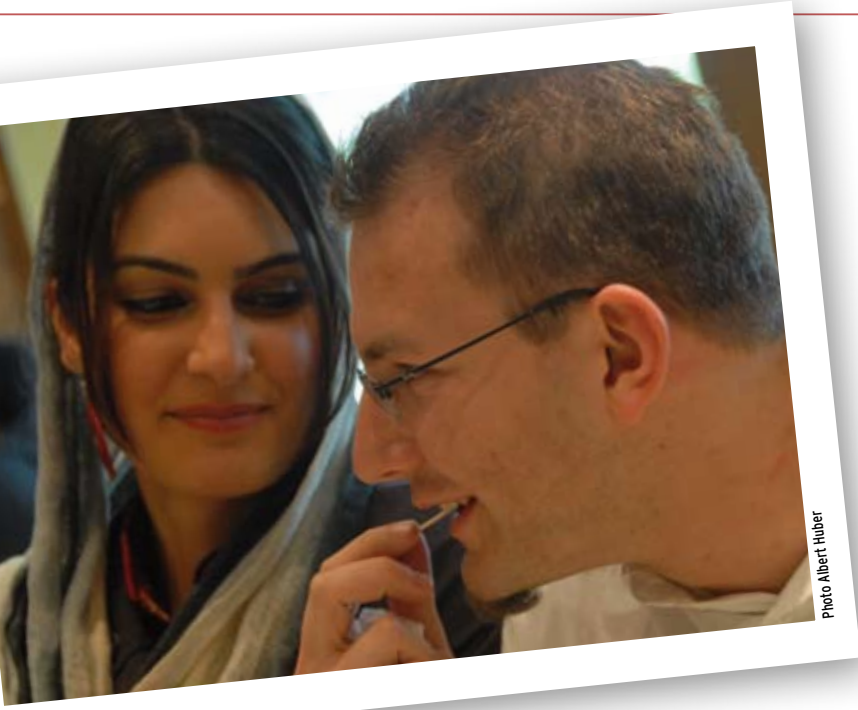


Photo Albert Huber

Naïm, Laurie, Samuel, Céline et Sébastien témoignent

De Lausanne à Téhéran

ECHANGE ACO FELLOWSHIP ENTRE LA SUISSE ET L'IRAN EN 2009 : CINQ JEUNES HELVÈTES VIVENT DIX JOURS AU SEIN DES DIFFÉRENTES COMMUNAUTÉS PROTESTANTES ARMÉNIENNES, ASSYRIENNES ET DE LANGUE PERSANE DE TÉHÉRAN. TÉMOIGNAGES SUR LE VIF.

« Les Iraniens vivent beaucoup en famille, analyse Naïm. Sinon la grande partie de leurs activités se passe au sein de leur communauté religieuse. Il est donc difficile pour eux de porter un regard critique ou d'avoir du recul sur certains sujets de société. Les différentes communautés ethniques ou religieuses se fréquentent visiblement peu. » Frappé par l'accueil chaleureux qui a été réservé aux visiteurs suisses, quelques difficultés n'ont donc pas échappé à son œil critique et curieux.

Il en va de même pour Laurie. « Ma plus grande interpellation a été peut-être de vivre "de l'intérieur" le manque de rapprochement entre les différentes Eglises protestantes iraniennes, minoritaires dans ce pays de république islamique. Au fond de moi, j'aurais espéré une foi plus forte, une solidarité plus importante que les querelles personnelles. Finalement je n'ai pas été étonné de rencontrer des communautés très individualistes. »

Ceci dit, les jeunes ont pu découvrir la vitalité de la vie de foi et aussi entendre les difficultés auxquelles ces chrétiens minoritaires sont confrontés : nombre infime, émigration galopante, difficulté de nouer des liens en dehors des traditions linguistiques... Mais en même temps il y a beaucoup de raisons de se réjouir de voir les jeunes prendre leurs responsabilités et participer de près à la vie des communautés.

« Cet échange m'a notamment fait prendre conscience que l'Eglise est plus vaste et plus diverse que ce à quoi on aurait parfois envie de la réduire, constate Samuel, l'étudiant en théologie du groupe. Pour certains, l'Eglise ne représente pas une institution rigide, mais un lieu de liberté et de vie pour lequel il faut se battre tous les jours. C'est dans ce lieu que les chrétiens peuvent réellement être ce qui ils sont, qu'ils peuvent exprimer leur foi,

leurs valeurs et leurs aspirations. Il s'agit véritablement d'un espace de vie au milieu d'une société intolérante, d'un oasis au milieu du désert. Le catéchisme, le groupe de jeunes et la chorale prennent alors une place considérable dans la vie de certains jeunes. C'est là qu'ils vont pour "sortir", pour s'épanouir librement. Or, en Suisse, l'Eglise joue rarement ce rôle pour nos jeunes : ceux-ci possèdent en effet bien d'autres lieux pour s'épanouir. Cela me pose donc quelques questions. Dans notre société, aurions-nous trop d'oasis ? Aurions-nous multiplié les oasis jusqu'à en oublier l'existence du désert ? »

Céline, pour sa part, a été sensible à la force de l'appartenance religieuse, conditionnée par un vécu dans un pays à majorité musulmane. « En effet, au sein de la communauté chrétienne visitée, l'appartenance à une religion est perçue comme plus importante que l'attachement à une croyance singulière. J'ai donc été interpellée par la difficulté que nous avons eu à partager nos convictions. Une jeune fille chrétienne à Téhéran ne peut remettre en question l'organisation et les valeurs de sa communauté ; là où une attitude critique perturbe l'ordre établi et où il n'y a pas de place pour le débat, j'ai la possibilité, en tant que chrétienne suisse d'adopter cette position critique et trouver des interlocuteurs de l'Eglise totalement ouverts et même encourageant ce débat. »

Et Sébastien de conclure : « Un regard différent sur l'église ? Non pas un regard différent, mais un regard qui s'est élargi... Les églises sont multiples et les contextes d'églises sont multiples. Mais malgré ces multitudes, la Foi en Christ est présente... »

PROPOS RECUEILLIS PAR DOMINIQUE DALLENBACH

Michel Ezzat, chrétien égyptien francophone

Une histoire de liens



Photo Albert Huber

C'EST DANS UN FRANÇAIS PARFAIT, MIS EN MUSIQUE PAR UN BEL ACCENT ÉGYPTIEN QUE CE FAN DE BREL NOUS LIVRE SES SENTIMENTS SUR LE CHRISTIANISME, SA FRANCOPHONIE, ET SA MANIÈRE D'ALLIER LES DEUX, DANS UN PAYS OÙ ÊTRE CHRÉTIEN N'EST PAS TOUJOURS SIMPLE.

S houbra, quartier à majorité chrétienne, où les églises sont plus nombreuses qu'ailleurs dans cette mégapole du Caire. C'est ici que vit Michel, le plus jeune d'une famille de quatre enfants. Michel a été baptisé dans l'Eglise orthodoxe, mais sa scolarité, il l'a faite en école catholique, pour finalement, à l'âge adulte, côtoyer principalement le monde protestant. « Je me définis plutôt comme chrétien, le Dieu est le même. Le reste, ce sont des histoires de modes de vie. Je me sens chez moi dans les trois confessions. » Pendant ses études, Michel décroche une bourse pour étudier en France. Son DESS multimédia en poche, il revient au Caire, où, depuis 1997, il travaille au Centre Français de Culture et de Coopération comme ingénieur pédagogique, sur la thématique de l'auto-apprentissage du français en ligne ou sur l'organisation d'événements autour de la chanson française, sa passion. Son lien avec la langue française constitue un héritage familial, datant d'une époque où le français était largement pratiqué en Egypte (alors qu'il détestait cette matière à l'école, c'est par la chanson qu'il a appris à l'aimer). Aux côtés de son frère Rafik d'abord (qui, comme beaucoup d'égyptiens, a émigré au Canada il y a deux ans), puis de son autre frère Hani (co-fondateur de la Maison de l'Espérance d'Alexandrie, accueillant des personnes handicapées), il avance dans le monde protestant égyptien, en s'engageant petit à petit dans la communauté francophone. Michel est depuis une quinzaine d'année dans le Conseil presbytéral de la paroisse protestante francophone du Caire. « Je crois avoir une certaine responsabilité dans cette Eglise en tant qu'égyptien. Je connais mon pays, ma ville, la culture et son fonctionnement. Nous ne sommes pas coupés des autres communautés chrétiennes. »

De l'importance de ne pas se savoir seul

Michel a intégré la paroisse auprès du pasteur Martin Burkhard et jusqu'à aujourd'hui auprès du pasteur Daniel Konan, il a vu les choses évoluer, parallèlement à la société de son pays. La paroisse a toujours été composée de gens de passage, de tous niveaux sociaux, et actuellement, elle est principalement composée d'Africains. « On oublie trop souvent que l'Egypte est en Afrique, même si la culture est principalement arabo-musulmane. Il y a une grande discrimination vis-à-vis des africains, pourtant, leur culture est très proche de la notre. » Michel se définit donc comme un lien, et voudrait pouvoir construire des ponts, entre les confessions, les cultures arabes, africaines et européennes, les langues... « Mais parfois, le lien, ça fatigue, c'est difficile. »

Et la société égyptienne actuelle n'arrange rien. « Avant Sadat - président égyptien assassiné en 1981 -, il y avait peu de femmes voilées, peu de signes religieux, peu d'accrocs entre les religions. Depuis, beaucoup de choses ont changé. On ne sentait, ni ne voyait les différences. Quand on rencontre quelqu'un maintenant, on rencontre d'abord sa religion, avec ses préjugés. Les limites sont posées. L'Eglise égyptienne essaye de garder son identité, car il y a de moins en moins de chrétiens, beaucoup émigrent à l'étranger, mais on essaye de rester positifs. »

Une dernière conviction ? « Être dans une paroisse avec des étrangers, connaître les différences, s'enrichir mutuellement, ça permet aussi de rester dans un esprit d'unité des chrétiens. C'est important pour nous, dans notre réalité égyptienne, de savoir qu'on n'est pas seuls. »

YANN DOUAY



Baptême à l'église copte-orthodoxe du Mokattam au Caire.
(Photo Albert Huber)

Etat des lieux Etre chrétien en terre arabo-musulmane

COMMENT VIT-ON SA FOI AU PAYS DES PHARAONS ? ENVOYÉ DE L'ACO AU CAIRE ET À ALEXANDRIE, LE PASTEUR IVOIRIEN DANIEL KONAN ANALYSE.

Jusqu'à ce jour, beaucoup de personnes se demandent s'il y a des chrétiens en Egypte, terre arabo-musulmane par excellence, selon eux. Ils n'ont pas totalement tort, puisque la plupart du temps, on pense que tous les Arabes sont musulmans et vice-versa. S'il est vrai que le christianisme est minoritaire en Egypte, il n'en demeure pas moins qu'il y est implanté depuis l'aube des temps et y est bien vivant.

Certaines sources font état de huit à douze millions de chrétiens coptes, la principale minorité religieuse. Ensuite viennent les protestants (environ un million); puis les Catholiques. Il y aurait à peu près

3 000 églises coptes orthodoxes, 1 100 églises et congrégations protestantes, et enfin 200 églises catholiques. Les édifices religieux n'ont rien à envier aux grandes mosquées. Imposants par leur architecture, on les visite et certains renferment des histoires que même les musulmans racontent avec enthousiasme!

La présence chrétienne en Egypte n'est donc pas négligeable. Elle excelle dans le domaine du social avec ses écoles, ses hôpitaux et ses centres de soins qui offrent des services appréciés par tous sans distinction de religion. Ses organisations caritatives, son programme de lutte contre la pauvreté ou de forma-

tion à la cohabitation pacifique dénotent une vitalité certaine. Mais qu'en est-il de la vie même du chrétien dans un tel contexte ? Comment le chrétien en général et protestant en particulier vit-il sa foi en Egypte ?

L'appartenance religieuse inscrite sur la carte d'identité

Avant d'aller plus loin, mentionnons qu'il y a une différence fondamentale entre les Eglises dites autochtones (principalement copte-orthodoxe, protestantes ou catholique) et celles dites étrangères ou internationales, dont l'Eglise évangélique francophone du Caire et l'Eglise protestante d'Alexandrie, partenaires de l'ACO. Cette différence se voit au niveau culturel et cultuel. Les unes célèbrent en arabe avec toutes leurs colorations liturgiques, tandis que les autres s'expriment en français, anglais... Fait intéressant, les rencontres œcuméniques et la solidarité entre certaines Eglises protestantes permettent à celles qui n'ont pas de lieu de culte de louer d'autres églises pour leurs célébrations. La non-autorisation de construire des temples chrétiens a dû certainement favoriser cette solidarité.

Les cultes sont célébrés généralement en fin de semaine - jeudi, vendredi et samedi - pour la plupart des Eglises non nationales. Dans les Eglises nationales, plusieurs cultes se déroulent le dimanche, jour ouvrable, pour permettre aux uns et aux autres d'y participer avant ou après le travail. Ces contraintes n'entament en rien la ferveur spirituelle des chrétiens égyptiens. Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur les activités des jeunes, des enfants et des femmes dans les paroisses pour se rendre compte de cette vitalité, encouragée par des émissions religieuses relayées par les chaînes satellites dont certaines communautés sont dotées.

Les chrétiens étrangers, en plus du problème de jours, sont confrontés au problème de distance. Il faut parfois parcourir des kilomètres pour atteindre son lieu de culte, ce qui a un coût, en temps et en moyens, et nécessite beaucoup de foi et d'engagement. Et il n'est pas rare de favoriser les activités ludiques et touristiques au détriment des cultes et activités religieuses. Quelqu'un disait un jour qu'on ne vient pas en Egypte pour devenir chrétien. Ceux qui débarquent ici pour la première fois se sentent parfois perdus, effarés. Et pourtant il faut s'adapter, oser affronter l'inconnu et l'imprévisible, être prêt à répondre aux questions nullement anodines comme : « De quel pays es-tu ? », « Es-tu chrétien ou musulman ? » Une fois les réponses données, vous êtes étiquetés,

parce qu'ici, l'appartenance religieuse est inscrite sur la carte d'identité.

L'acceptation de l'autre quel qu'il soit

Dans un tel contexte, la foi s'épanouit entre frères et sœurs. Dans l'Eglise où la chaleur fraternelle est incroyable, les chrétiens d'Egypte ne se sentent ni seuls ni «étrangers». Même si parfois il faut faire face à de mauvaises surprises. Dans les quartiers, il va falloir subir les railleries du voisinage, les «pressions» de toutes natures, comme nous le rapportent certains paroissiens. Les chrétiennes sont souvent la cible de certains hommes louches qui agissent sans se sentir inquiétés par quoi ni par qui que ce soit. En tout cela, beaucoup de fidèles chrétiens restent sereins et imperturbables. L'une des vertus cardinales de la religion chrétienne n'est-elle pas l'amour du prochain qui passe inéluctablement par l'acceptation de l'autre, quel qu'il soit, selon la recommandation de Jésus ? Malgré toutes les pressions politico-religieuses pour réduire son champ d'activités, le christianisme poursuit son petit bonhomme de chemin. Les difficultés auxquelles on est confronté chaque jour sont aussi des ferments pour notre foi.

DANIEL KONAN

2010 : l'année d'un centenaire

Le 5 décembre 1909 est née l'Eglise évangélique du Caire. Un an après, le 29 décembre 1910, sont adoptés les statuts appelés à régir la vie de cette petite Eglise qui prend son envol. La paroisse francophone du Caire est aujourd'hui composée de membres d'Eglises subsahariennes (République du Congo, Gabon, Rwanda, Côte d'Ivoire...), d'expatriés européens, d'employés d'ambassades, de réfugiés et d'un certain nombre Égyptiens. Elle a longuement préparé ce centenaire, commémoré ces 5 et 6 novembre 2010 [voir notre photo]. Conférence, activités culturelles et culte festif en présence de nombreux invités du protestantisme français et suisse ont marqué avec une vive ferveur cent ans de présence protestante francophone dans ce vaste territoire arabo-musulman.



Culte du centenaire : Claude Baty, président de la Fédération protestante de France.
(Photo Albert Huber)

Siège de l'Eglise évangélique arménienne à Erevan : concert des petits musiciens virtuoses.
(Photo Albert Huber)



Zoom sur l'Eglise évangélique arménienne Etre chrétien dans le Caucase

DE 1823 À NOS JOURS : L'ITINÉRAIRE MOUVEMENTÉ DES PROTESTANTS D'ARMÉNIE.

Un peu d'histoire

Le mouvement évangélique en Arménie orientale débute à partir de 1823 dans la ville de Chouchi au Karabagh avec la Mission évangélique de Bâle. Au milieu du XIX^e siècle, il existe des communautés évangéliques arméniennes dans plusieurs cités dont Vagharchapat, Kars, Alexandropol (Gumri). La première Eglise évangélique arménienne (EEA), à Erevan, voit le jour en 1867 et deviendra la plus importante dans tout le Caucase à la fin du XIX^e siècle.

A la fin des années 1920, le régime soviétique renforce son attitude de persécution contre les communautés religieuses, la vie de l'ensemble des Eglises arméniennes est proche de la disparition, entre autres l'EEA avec sa trentaine de communautés d'Eglise. Après les

années sombres, en 1944, seules deux communautés de l'EEA sont autorisées à Erevan et Gumri, alors que de nombreux groupes survivent dans la clandestinité autour notamment des pasteurs Consulian et Avanesian. En 1947, lors de la campagne de rapatriement des Arméniens de la diaspora, plusieurs milliers d'Arméniens évangéliques regagnent le pays.

Après l'indépendance de l'Arménie en 1991

L'indépendance de l'Arménie, le 21 septembre 1991, ainsi que les nouvelles lois sur les libertés religieuses, permettent aux Eglises de retrouver leur liberté d'action. L'EEA se réenregistre officiellement auprès de l'état arménien en 1994 avec un conseil national composé de 11 membres. Une cinquantaine d'églises ou de lieux de culte vont renaître.

De 1994 à 2009, l'EEA est présidée par le pasteur René Léonian envoyé en Arménie par le Conseil mondial évangélique arménien après 19 ans de ministère pastoral en France. Les programmes sociaux, éducatifs et de développement de l'AMAA, agence missionnaire arménienne américaine, et de l'association Espoir pour l'Arménie de France - deux organismes évangéliques arméniens - se réorganisent.

L'Eglise de nos jours

L'EEA s'est donc progressivement reconstituée. Elle crée en 1997, à Erevan, sa Faculté de théologie évangélique pour la formation des cadres de l'Eglise ainsi que pour la formation des acteurs sociaux, éducatifs et culturels. Elle compte aujourd'hui une trentaine de pasteurs dont douze ont été consacrés ces dernières années. La relève se prépare et depuis 2009, elle est présidée par un pasteur du cru, Samuel Kirakosian. L'Eglise a mis en place une formation biblique pour tous les âges: enfants, jeunes et adultes.

On dénombre en 2010 plusieurs dizaines de milliers de membres. Elle se présente également sur le terrain social, humanitaire, éducatif et culturel aux côtés des autres Eglises et associations d'Arménie et de la grande

diaspora. L'indépendance de l'Arménie, l'explosion de l'ex-URSS, le tremblement de terre, la guerre du Karabagh, le blocus des frontières et la précarité de la vie en général ont obligé l'ensemble des Arméniens, et bien sûr l'EEA, à s'engager en faveur des plus démunis. Cette action menée grâce au soutien des partenaires extérieurs bénéficie de 40 bureaux permanents en Arménie, avec plusieurs actions suivies au Karabagh, en Géorgie et en Russie (voir notre encadré). Sur le plan des relations œcuméniques, les trois Eglises arméniennes (apostolique, catholique et évangélique) ont l'occasion de se rencontrer et de collaborer. Une cellule permanente - la table ronde du Conseil œcuménique des Eglises, section Arménie - permet aux trois Eglises de formuler et réaliser des actions dans les domaines de l'humanitaire, de l'éducation chrétienne et des programmes de développement. D'autre part, dans le cadre de la Société biblique d'Ar-

ménie, les trios Eglises traduisent, impriment et diffusent la Bible et des écrits bibliques en langue arménienne.

L'EEA tente ainsi de jouer son rôle, si modeste soit-il, dans le maintien et le développement de l'identité nationale. Elle conserve un grand respect pour l'Eglise apostolique arménienne qui a principalement le mérite de relever le défi de la rechristianisation de l'Arménie. Les relations ne sont pas toujours simples entre les Eglises. Il faut du temps et de la patience. Et surtout il s'agit d'apprendre à mieux se connaître pour mieux s'apprécier et trouver la bonne voie pour un dialogue ouvert et un témoignage chrétien sincère auprès de la population d'Arménie.

RENÉ LÉONIAN

Le social, l'éducatif et l'humanitaire à l'EEA

- Collaboration au parrainage de 2500 enfants nécessiteux
- Assistance aux orphelinats et hospices de personnes âgées
- Restaurants humanitaires (avec le soutien de l'Action chrétienne en Orient)
- Trois centres médicaux (avec la collaboration de l'Union des médecins arméniens de France).
- Rénovation et reconstruction d'écoles (en partenariat avec le Fonds arménien de France)
- Centre de vacances d'été: colonies pour 3000 enfants et adolescents par été ainsi que des centres aérés pour 6000 enfants dans 50 localités
- Programmes de fêtes pour le Nouvel An: dans 45 villes et villages pour 20000 enfants
- Action auprès des jeunes inadaptés
- Gestion complète de 8 écoles maternelles et une école primaire-secondaire
- Activités culturelles: groupes de théâtre, chorales, enfants virtuoses, peinture, sculpture...
- Activités sportives: 10 équipes de football, 2 clubs cyclistes
- Aide à la création d'emplois dans le domaine de l'agriculture et de l'artisanat.

Spiritualité



Jésus dont le Nom est Amour,
Par ton Amour amollis
Mon cœur de pierre.

XIV^e s., N. CHENORHALI

Un verset de la prière de Necess Chenorhali, «Necess le Gracieux», catholico arménien du XII^e siècle. Extrait de Prière/Chant à la Ste-Trinité, 36 versets, un caractère de l'alphabet arménien au début de chaque verset. Miniature récente: 1986.

Evocation de Necess le Gracieux par l'auteur arménien Archag Tchobanian dans son ode à la langue arménienne: «Une nuit de clair de lune t'a fait, avec une incomparable douceur, fleurir de lumière. Tes eaux, en petits flots paisibles mollement bercés dans une bienheureuse extase, miroitant sous une mielleuse pluie de leurs argentées, chantèrent un cantique d'amour et de bénédiction. C'était le cœur de Necess le Gracieux qui rayonnait sur toi...»

DOCUMENT REMIS PAR ANIE BOUDJIKIANIAN

ACO :
7 rue du G^{al} Offenstein
67100 Strasbourg
Tél. 03 88 40 27 98
aco.france@gmail.com
www.aco-fr.org
CCP:
135 36 Y Strasbourg

DM - échange et mission :
Chemin des Cèdres 5
CH 1004 Lausanne
Tél. 021 643 73 73
Fax 021 647 36 01
E-mail :
secretariat@dmr.ch

Directeur de la publication : Albert Huber
Rédacteur :
Thomas Wild
Dépôt légal :
4^e trimestre 2010
Imprimerie VALBLOR
6 rue Louis Ampère
67400 Illkirch

Abonnement 2010 :
Le Levant : 4 €
Eglise Missionnaire, individuel : 5 €
collecté : 2,50 €
(à partir de 10 exemplaires)

Un mariage chrétien à Khor-Virap.
(Photo Albert Huber)



NOM
Prénom
Adresse
 s'abonne au Levant au prix de 4 €.
 s'abonne à l'Eglise Missionnaire au prix de 5 €.
Date :
Signature :



Seigneur et maître de ma vie,

éloigne en moi

l'esprit de paresse,

d'abattement,

de domination

et de vaines paroles.

Seigneur et maître de ma vie,

donne à ton serviteur

l'esprit d'intégrité,

d'humilité,

de patience

et d'amour.

Seigneur et maître de ma vie,

donne-moi

de voir mes fautes

et de ne pas juger mon frère,

car tu es béni

dans les siècles des siècles.

Amen

Saint Ephrem le Syrien

diacre et docteur de l'Eglise, vers 306 - 373